

l'empereur d'aller au secours d'Innocent II, menacé par l'antipape Anaclet et par Roger de Sicile. En peu de temps, il soumit la Campanie et la Pouille, prit Capoue et Bénévent, et reçut, en récompense de ses services, la Toscane et les États de la comtesse Mathilde. Lorsque Lothaire II mourut, en 1137, nul prétendant ne semblait pouvoir entrer en lutte avec Henri de Bavière, et celui-ci ne douta pas un instant que la couronne impériale ne fût mise sur sa tête; mais les électeurs, blessés de son attitude orgueilleuse, et redoutant sa puissance, élurent en 1138 Conrad de Hohenstaufen, qui fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle peu de jours après. Profondément déçu dans ses espérances, Henri attaqua cette élection comme entachée d'illégalité; mais le pape se prononça en faveur de Conrad, et l'Allemagne se rangea à son avis. Cité, comme feudataire, à faire acte de soumission au nouvel empereur, Henri le Superbe se borna à lui renvoyer les ornements impériaux dont il était détenteur; mais il refusa de venir lui rendre hommage. Mis au ban de l'empire par la diète de Wurtzbourg, dépouillé de ses duchés par celle de Goslar, il vit la Bavière donnée au margrave d'Autriche Léopold, et la Saxe au margrave de Brandebourg Albert l'Ours. Pendant que la Bavière se soumettait, la Saxe résistait aux volontés de la diète, et aidait Henri à en chasser Albert. L'empereur accourut pour secourir ce dernier, et les deux armées se trouvèrent en présence à Creutzbourg; mais, au lieu d'en venir aux mains, Conrad et Henri signèrent une trêve, et, bientôt après, la paix, par laquelle celui-ci était reconnu légitime souverain de la Saxe. Henri se disposait à reconquérir la Bavière, lorsqu'il mourut tout à coup à Quedlinbourg. — GUELFE ou WELFON, frère du précédent, fut chargé, à sa mort (1139), de la tutelle de son neveu Henri le Lion. Il s'allia avec Roger, roi de Sicile, afin de reconquérir la Bavière, et força Léopold à regagner l'Autriche; mais mis au ban de l'empire par la diète de Worms (1140), il eut à se défendre contre l'empereur en personne, qu'il rencontra sous les murs de Weinsberg. Dans la sanglante bataille qui eut lieu et où Guelfe fut vaincu, celui-ci donna à son armée son nom pour cri de guerre, pendant que Conrad donnait aux impériaux celui de *Waiblingen*, petite ville appartenant à son frère, Frédéric de Hohenstaufen. C'est à partir de ce moment que les dénominations de *Guelfes* et de *Gibelins* servirent à désigner les deux partis ennemis qui devaient jouer un si grand rôle en Italie pendant le moyen âge. Malgré sa défaite, Guelfe ne cessa pas de faire la guerre. Cependant, au bout de quelques années, il se rapprocha de Conrad, se rendit avec lui en Palestine et s'attacha au successeur de ce prince, Frédéric Barberousse, qui rendit à Henri le Lion la Bavière. Les dernières années de sa vie furent remplies par la guerre qu'il fit à Hugues de Tubingen. — HENRI, dit le Lion, fils de Henri le Superbe et neveu du précédent, était encore enfant quand l'empereur Conrad lui donna, en 1142, l'investiture du duché de Saxe, à la condition qu'il renoncerait à la Bavière, dont son oncle essayait de faire la conquête. Cette renonciation fut faite à l'instigation de sa mère, qui épousa le duc de Bavière, Henri d'Autriche. Lorsqu'il fut devenu en âge de comprendre ce qu'on lui avait fait faire, Henri, accompagné d'un corps de Saxons, réclama la Bavière devant la diète de Francfort, et Conrad, pour éviter un conflit, fit ajourner après la croisade la solution de sa demande. A peine l'empereur fut-il de retour de la Palestine, que Henri fit de nouveau valoir ses droits; mais, au lieu de trouver un appui dans les Saxons, indisposés par son humeur altière, il se vit abandonné par eux, au moment où il était allé soulever la Bavière. Sa position était des plus critiques, lorsque Conrad mourut (1152). L'empire fut alors dévolu à Frédéric I^{er} Barberousse, qui rendit la Bavière à Henri le Lion; celui-ci, devenu enfin tranquille possesseur de ses deux duchés, les habita tour à tour, consacra tous ses soins à faire renaître leur prospérité, à réparer les maux de la guerre, contint, et soumit les Slaves, qui habitaient ses frontières, puis se rendit dans la Palestine, menacée par le sultan d'Égypte Noureddin. De retour de cette expédition, Henri fonda la ville de Munich. Peu de temps après, l'empereur invoqua son secours pour comprimer la révolte qui venait d'éclater contre lui en Italie; mais le puissant vassal resta muet à cet appel, malgré les plus pressantes instances. Frédéric I^{er}, profondément blessé de cet abandon, et appuyé par les nombreux ennemis que la puissance et l'orgueil d'Henri lui avaient créés en Allemagne, ne vit pas plus tôt ses affaires rétablies qu'il en tira une vengeance éclatante. Privé de la Saxe et de la Bavière (1180), Henri chercha vainement à rentrer en grâce. Il dut se retirer en Angleterre, où régnait son beau-père, ne conservant de ses vastes possessions que le Lunebourg et le Brunswick, ses domaines héréditaires. Lorsque Henri VI succéda à Frédéric I^{er} en 1190, Henri le Lion revint en Allemagne; mais le temps n'avait point apaisé ses ennemis. Il se vit contraint à conclure la paix pour ne point perdre jusqu'à ses derniers domaines, et mourut à Brunswick en 1195. — OTHON DE WILTELSBACH, dit le Grand, descendant d'Arnould le Mauvais, reçut en 1180 le duché de Bavière de Frédéric Barberousse, et mourut en 1183. Il s'était acquis une grande réputation de bravoure en Italie, où il avait combattu près de

Barberousse, et son titre de comte palatin de Bavière semblait le désigner au choix de l'empereur, lorsqu'Henri le Lion fut chassé de ses États. Bien que les possessions bavaroises fussent diminuées du Tyrol, de la Styrie, des terres domaniales appartenant à la maison des Guelphes, de nombreux districts abandonnés aux prélats, et de Ratisbonne, érigée en ville libre, il n'assit pas moins fortement son pouvoir, resta fidèle à l'empereur, qui s'en servit dans plusieurs négociations importantes, et laissa le duché à son fils Louis. Othon est le fondateur de la maison de Bavière encore aujourd'hui régnante. — LOUIS, dit le Sévère, né en 1229, mort en 1294, succéda en 1253 à son père Othon l'Illustre, qui avait agrandi considérablement ses États, et qui lui transmit avec le duché de Bavière, le titre de comte palatin du Rhin. Il régna d'abord conjointement avec son frère Henri; puis ils se partagèrent la Bavière, dont la partie supérieure échut à Louis, qui devint, deux ans plus tard, possesseur de tout le duché par suite de la mort de son frère. La grande part qu'il prit à l'élection de l'empereur Rodolphe lui attira la faveur de ce prince. Celui-ci le nomma son vicaire général et son lieutenant pour les duchés de Styrie et d'Autriche, donna aux comtes palatins du Rhin la garde des domaines impériaux pendant les vacances de l'empire, et lui laissa recueillir l'héritage de l'infortuné Conradin de Hohenstaufen. Sous le successeur de Rodolphe, Adolphe de Nassau, la haute faveur dont le duc de Bavière avait joui fit place à de violents démêlés. L'empereur ayant été attaqué avec sa suite, au moment où il traversait le Rhin, accusa Louis de ce guet-apens et le déclara coupable du crime de lèse-majesté. Le duc de Bavière se justifia de cette accusation, et conquirit les bonnes grâces de son ancien ennemi. Il mourut à Heidelberg, regretté de son peuple, qu'il avait gouverné avec sagesse. Il doit son surnom à un accès de folie et cruelle jalousie. Une lettre, que la duchesse Marie, sa femme, envoyait à un seigneur de Bavière, lui étant par hasard tombée entre les mains, il crut y voir une preuve d'infidélité. Dans sa fureur, il fit mettre à mort celui qui la lui avait remise, courut à Donawerth, où se trouvait la duchesse, poignarda une de ses filles d'honneur, perça de son épée le gouverneur du château, jeta par une des fenêtres la femme de ce dernier, et fit périr Marie par la main du bourreau. Lorsqu'il eut acquis la preuve de son innocence, il tomba dans le plus sombre désespoir. Alexandre IV consentit à l'absoudre de ces meurtres, à la condition qu'il fonderait un couvent. Telle est l'origine de l'abbaye de Furstenfeld, habitée par des moines cisterciens. Louis laissait en mourant deux fils, entre lesquels il partagea ses États : Rodolphe, dit le Digne, souche de la branche rodolpheine ou palatine, eut le Palatinat, pendant que la Bavière passait dans les mains de Louis, qui fut élu empereur, sous le nom de Louis V. — LOUIS, fils du précédent, lui succéda en 1294 sur le trône ducal de Bavière, et fut élu empereur en 1314. D'après le vœu des États, et malgré l'opposition du duc d'Autriche et du comte palatin du Rhin, il joignit la basse Bavière à la haute Bavière, qu'il possédait déjà, agrandit ainsi ses domaines aux dépens de la branche palatine, et se trouva possesseur, outre ce duché, du Brandebourg, de la Hollande, de la Zélande, du Tyrol, etc. Sous le gouvernement de ce prince, la Bavière jouit de la paix et fut dotée d'un grand nombre d'institutions utiles, parmi lesquelles nous citerons la création d'un code de procédure civile, la réglementation du mode d'administration, l'introduction du régime municipal à Munich, etc. — MAXIMILIEN I^{er}, dit le Grand, né à Landshut en 1573, mort en 1651, succéda, en 1596, à son père le duc Guillaume V, qui se retira dans un couvent. Doué d'une vive intelligence, qu'il avait cultivée à l'université d'Ingolstadt, il avait, avant d'arriver au pouvoir, visité l'Italie, habité quelque temps à la cour de l'empereur Rodolphe II, et représenté son père à la diète de Ratisbonne en 1594. Devenu duc de Bavière, il fut l'âme de la ligue formée contre les protestants d'Allemagne, et mis à sa tête en 1610. Il ajouta à ses États Mindelheim et Salzbourg, et fut un des prétendants à l'empire en 1619; mais, sur les conseils de la France et de l'Espagne, il s'effaça pour laisser élire Ferdinand II. Cette élection ne fut point reconnue par la haute Autriche, la Bohême, la Silésie et la Lusace, qui proclamèrent Frédéric V. Maximilien soumit les États révoltés, et, pour reconnaître ses éminents services, l'empereur Ferdinand l'éleva à la dignité d'électeur, au préjudice du comte palatin, ainsi qu'à celle de sénéchal de l'empire, qu'il déclara héréditaire dans sa famille, et lui concéda le haut ainsi qu'une partie du bas Palatinat. Arrivé au but de son ambition, il se laissa emporter à l'ardeur de ses convictions catholiques, s'occupa, à la façon des souverains, de la conversion de ses nouveaux sujets; puis, jaloux de la réputation que venait de conquérir Wallenstein, il voulut diriger lui-même la guerre contre les protestants. Mais, malheureusement pour lui, il eut pour adversaire le célèbre Gustave-Adolphe, qui avait pris en main la cause des protestants. Défait par le roi de Suède, il vit Munich et Donawerth tomber en son pouvoir, et la Bavière ravagée. Wallenstein ayant repris le commandement s'occupa médiocrement de défendre la Bavière, attaquée en même temps par les Français. Dans cette situation critique, Maximilien conclut une trêve avec la Suède et la France. Gustave étant

mort, Maximilien reprit les armes; mais le général Wrangel, à la tête des Suédois, entra en Bavière et remporta, avec Turenne, la victoire de Summerhausen. Le traité de Westphalie tira Maximilien de cette situation périlleuse (1648). A partir de ce moment, il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, que de réparer les calamités et les ravages dont ses États avaient tant souffert. Devenu de plus en plus dévot, il fonda un grand nombre d'églises et de monastères, et peupla son duché de jésuites, de franciscains, de capucins, etc., qu'il combla de richesses. — MAXIMILIEN-EMMANUEL, petit-fils du précédent, né en 1662, mort en 1726, succéda comme duc et comme électeur à son père Ferdinand-Marie, en 1679. Gendre de l'empereur Léopold I^{er}, dont il avait épousé la fille Marie-Antoinette, il le secourut avec une armée de 11,000 hommes lorsque les Turcs firent le siège de Vienne, se signala par sa bravoure, et reçut en 1691, en dédommagement des énormes dépenses qu'il avait faites dans cette guerre, le gouvernement des Pays-Bas. S'étant allié à la France, lors de la guerre de la succession d'Espagne, il prit Ulm, Neubourg, Ratisbonne, fut mis au ban de l'empire, battu à deux reprises par Joseph I^{er}, et obligé de chercher un refuge dans les Pays-Bas. Remis en possession de la Bavière par le traité de Bade (1714), il se réconcilia avec l'empereur, lui envoya un corps de troupes pour combattre les Turcs, et laissa son duché à son fils CHARLES-ALBERT, qui prit le titre d'archiduc en 1741, et fut élu empereur en 1742, sous le nom de Charles VII (v. ce nom). — MAXIMILIEN-JOSEPH, fils du duc électeur Charles-Albert, dont nous venons de parler, né en 1727, mort en 1777, doit être rangé au nombre des princes les meilleurs et les plus éclairés de la Bavière. Agé de treize ans à la mort de son père, qui était en guerre avec Marie-Thérèse, il fit la paix en 1745, après avoir été battu à Pfaffenhofen et forcé de se réfugier à Augsbourg. Revenu dans ses États, Maximilien, qui avait reçu une instruction remarquable, ne s'occupait plus, jusqu'à sa mort, qu'à gouverner sagement et à rétablir la prospérité dans l'électorat. Après avoir réduit l'effectif de l'armée, diminué les dépenses de la cour, avisé aux moyens d'éteindre la dette publique, réformé la justice et la police, il s'efforça par tous les moyens de faire fleurir l'agriculture, de développer l'industrie et d'étendre l'exploitation des mines. Protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts, il fonda l'académie des sciences de Munich, établit la liberté de conscience, diminua le nombre des couvents, et expulsa les jésuites. Comme on lui demandait un jour de bannir un certain nombre de libres penseurs, dont on lui signala les noms : « Mais ce sont précisément les meilleures têtes de mes États » répondit-il. En lui s'éteignit la ligne directe des Wittelsbach, car il mourut sans postérité, laissant son duché à Charles-Théodore, prince de Sultzbach, représentant de la branche palatine. — CHARLES-THÉODORE, né en 1724, mort en 1799, était, depuis 1742, en possession des duchés de Juliers et de Berg, et, comme le précédent, il n'avait cessé de s'occuper de l'amélioration matérielle et intellectuelle de ces duchés. C'est lui qui fonda à Manheim une académie de dessin et de sculpture en 1757, une académie des sciences et un cabinet d'antiquités en 1763, et qui embellit le palais de cette ville. Appelé, en vertu du traité de Westphalie, à succéder à Maximilien-Joseph, il fut proclamé duc et électeur de Bavière en 1777. Cependant l'Autriche prétendit avoir des droits sur la basse Bavière, et se prépara à envahir l'électorat. Le roi de Prusse Frédéric II se déclara pour l'électeur. La guerre allait éclater, quand la paix fut signée à Teschen, en 1779. Charles-Théodore garda la Bavière et l'électorat du Rhin, pendant que l'Autriche entra en possession d'une partie de la basse Bavière. Comme Charles était sans enfants, l'empereur Joseph II, qui désirait agrandir ses États de la Bavière, lui proposa d'échanger ce duché contre les Pays-Bas autrichiens, avec le titre de roi de Bourgogne; mais le duc de Deux-Ponts, l'héritier présomptif de l'électeur, s'opposa à cet arrangement et obtint, grâce à l'intervention de la Prusse, qu'il n'aurait pas lieu. Le duc Charles-Théodore, habilement secondé par le comte de Rumford, administra ses États avec sagesse, s'occupa de l'amélioration du sort du peuple, et des indigents, en faveur desquels il fonda plusieurs établissements philanthropiques; mais il poursuivit avec une certaine rigueur l'ordre des illuminés, qui venait de prendre naissance en Bavière, et suspendit presque entièrement la liberté de la presse. Les dernières années de son règne furent troublées par la guerre qui éclata en 1793. Etant entré dans la coalition contre la France, Charles-Théodore vit le Palatinat envahi et ravagé par une armée de la République, et mourut sans postérité au milieu de cette crise. En lui s'éteignit la ligne de Sulzbach, de la maison palatine, et il eut pour successeur Maximilien-Joseph, duc de Deux-Ponts. — MAXIMILIEN-JOSEPH, mort en 1825, et le premier roi de Bavière, était duc de Deux-Ponts lorsqu'il succéda au précédent en 1799. Il prit le titre d'électeur au moment où ses États étaient le théâtre de la guerre qui se termina le 9 février 1801 par la paix de Lunéville. Par cette paix, la Bavière perdit toute la rive gauche du Rhin, dont s'empara la France, ainsi que le Palatinat, situé sur la rive droite, qui agrandit les domaines de l'électeur de Bade; mais, en com-

pensation de ces pertes, elle s'agrandit d'un territoire d'environ 100 myriamètres carrés, comprenant 21,600 hab., détaché de l'empire allemand. La situation de l'électorat entre l'Autriche et la France donna à son alliance une importance réelle dans la guerre qui éclata entre les deux pays. Lors de la guerre de 1805, l'Autriche entama des négociations avec la Bavière, afin qu'elle lui apportât l'appui de ses forces. Mais l'électeur, voyant de quel côté penchait la fortune, s'empessa de grossir l'armée française d'un contingent de 30,000 hommes. Cette conduite eut pour résultat, quand la paix fut conclue à Presbourg, de faire concéder à la Bavière un territoire de 500 milles carrés géographiques, et, pour s'attacher définitivement son allié, Napoléon donna à Maximilien-Joseph le titre de roi. Cette alliance fut resserrée davantage encore, peu de temps après, par le mariage du prince Eugène, nommé vice-roi d'Italie, avec la fille de Maximilien. A l'occasion de ce mariage, le roi de Bavière échangea avec la France la principauté de Berg contre le territoire d'Anspach, et entra le 6 juillet 1806 dans la Confédération du Rhin, en prenant l'engagement de fournir pour la défense commune un contingent de 30,000 hommes. Après avoir soumis les possessions de la noblesse immédiate de l'empire enclavées dans ses États, la Bavière se battit avec la France contre la Prusse (1806) et contre l'Autriche (1809), et reçut encore un agrandissement de territoire, principalement aux dépens de cette dernière puissance. L'année précédente (1^{er} mai 1808), une constitution qui, du reste ne fut jamais qu'une lettre morte, avait été promulguée, dans le but d'unifier sous un régime commun l'ancien électorat, les évêchés soumis à la sécularisation et les États annexés. D'après cette constitution, la diète devait se former de députés, élus dans chaque cercle pour six ans par les deux cents plus forts imposés, système qui créait une représentation nationale purement chimérique. Quand, après avoir fourni un corps d'armée à Napoléon pour la désastreuse campagne de Russie, Maximilien comprit que c'en était fait de la fortune de l'empire, il se rapprocha de l'Autriche, rompit avec la Confédération du Rhin, se fit assurer par le traité de Reid toutes ses possessions (8 octobre 1813), et mit son armée à la disposition des souverains coalisés. Le général bavarois Wrède, réunissant ses troupes à un corps autrichien, se battit à Hanau contre les Français. Pendant les Cent-Jours, le prince Louis, depuis roi de Bavière, se mit en personne à la tête des Bavarois. Par ses évolutions habiles, Maximilien-Joseph sut conserver son titre de roi, sa souveraineté indépendante et l'intégrité de son territoire, sauf quelques modifications. Ainsi, par le traité de Paris (30 mai 1814), il céda à l'Autriche le Tyrol et le Vorarlberg, et reçut en échange les duchés de Wurtzbourg et d'Aschaffenburg; par le traité du 14 avril 1816, il abandonna à l'Autriche le Hausruck-Viertel, l'Inn-Viertel, la principauté de Salzbourg, sauf quelques bailliages et, entre autres, le bailliage de Vils, moyennant le cercle actuel du Rhin, la principauté de Fulde et divers bailliages, avec la possession du palatinat du Rhin en cas d'extinction de la ligne mâle des grands-ducs de Bade. Après avoir passé, en 1817, un concordat avec le pape, le roi de Bavière accorda à ses États (26 mai 1818) une constitution qui ouvrit une ère nouvelle dans la vie politique de ce pays. Pendant que la chambre élective se signalait par ses idées libérales et par son sincère désir de fonder des institutions constitutionnelles sérieuses, la chambre haute s'efforçait de paralyser toute tentative de réforme, en agitant l'éternel fantôme de la révolution. Quoiqu'il en soit, la discussion dans les chambres amena le gouvernement à équilibrer le budget, à s'occuper de l'amortissement de la dette, des intérêts de l'agriculture, et à préparer une réforme dans la procédure et dans l'organisation judiciaire. C'est au moment de cette réaction dans le sens des idées libérales, dont le souffle traversait alors l'Europe (1825), que mourut le roi Maximilien-Joseph, et que son fils Louis I^{er} monta sur le trône. — LOUIS I^{er} (Charles-Auguste), roi de Bavière, né à Strasbourg en 1786, mort en 1868, est le fils du précédent. Il eut pour parrain le roi Louis XVI, qui lui fit présent d'une charge de colonel et d'une pension de 12,000 livres. Lorsque éclata la Révolution, son père Maximilien-Joseph, comte palatin de Deux-Ponts et colonel au service de la France, se rendit en Allemagne avec sa famille. Le jeune Louis fut mis entre les mains d'un prêtre, chargé de commencer son éducation, et compléta ses études en suivant les cours des universités de Landshut et de Göttingue (1803), où il eut, entre autres professeurs, les célèbres Blumenbach et Martens. Il s'y fit remarquer par son application, par son goût pour la poésie et par l'affabilité de ses manières. Un voyage qu'il fit en Italie, de 1804 à 1805, lui inspira pour les arts une passion qui ne le quitta plus. Lorsque son père, électeur de Bavière depuis 1799, eut reçu de Napoléon, en 1806, le titre de roi, Louis, devenu prince royal héréditaire, fut nommé général de division. Il prit part dans l'armée bavaroise à la guerre de 1806, se distingua, l'année suivante, dans les combats qui eurent lieu près de Pultusk, se battit en 1809, sous les ordres du maréchal Lefebvre, contre l'Autriche, et reçut, après la bataille d'Abensberg, les félicitations de Napoléon. Cette même année, il se maria